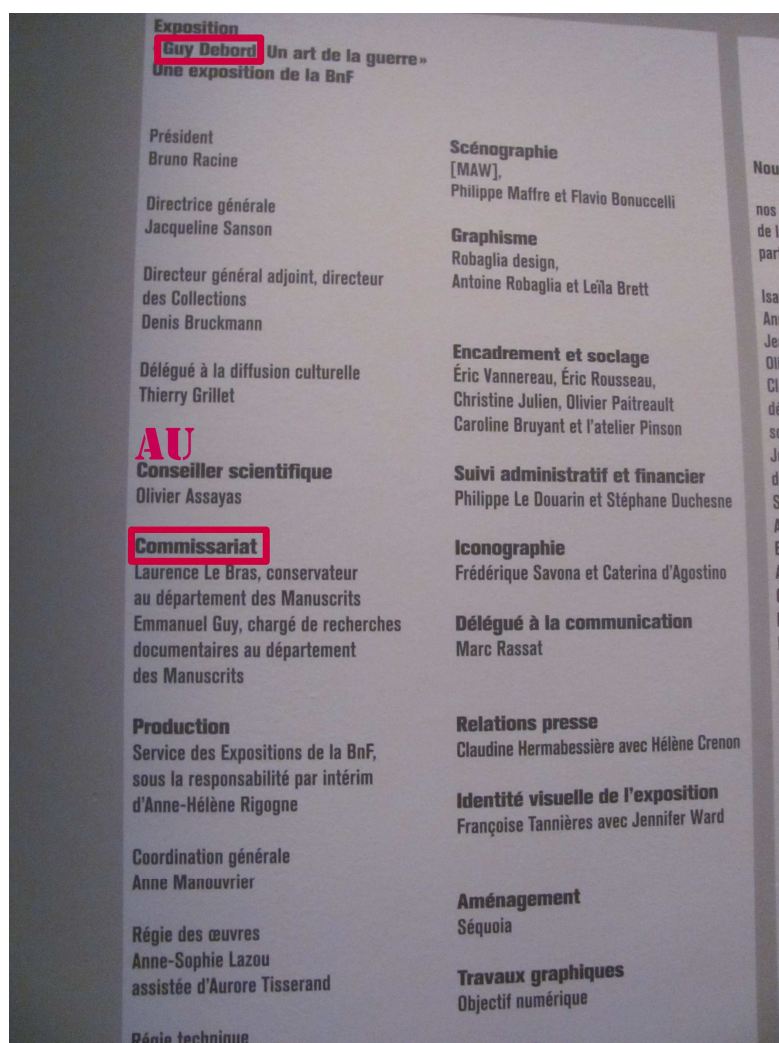


Guy Debord au commissariat¹



Stéphane Zagdanski

¹ On peut visionner sur internet le film inédit de Stéphane Zagdanski « Guy Debord au commissariat ou L'éclairante altercation » : <http://parolesdesjours.free.fr/commissariat.htm>

Michèle Bernstein, première épouse de Guy Debord, déclarait récemment : « Quand on avait 25 ou 30 ans, si quelqu'un nous avait dit : "Vous serez trésor national et vous aurez une très belle exposition à la Bibliothèque Nationale", on l'aurait battu. On était quand même beaucoup plus ambitieux que ça ! »

« Ça » quoi ? D'abord l'insultante idée d'associer le nom de Debord — après une exposition sur les cartes marines et avant le relieur Jean de Gonet, belle cohérence ! — à ce bunker nihilo-farcesque qu'est la BnF où, pour étudier, il faut passer par des vigiles accueillants comme des gardes-chiourme, des portiques électroniques dignes d'un aéroport de dictature bananière, des caméras de surveillance omniprésentes et des guichetiers gais comme les gardiens d'un parking souterrain. Bel écrin pour exposer celui qui dénonça la responsabilité des urbanistes et des architectes dans l'organisation de la misère quotidienne du quidam, forcé de vivre, et en l'occurrence de *lire*



(l'occupation la plus paisible au monde), dans un décor digne d'un QHS!

Tout, dans cette lamentable exposition, de son titre trompeusement martial à son ambiance sinistre de caveau muséologique, et de son catalogue au style creux de manuel préparatoire au baccalauréat à ses truquages biographiques et bibliographiques, tout y correspond avec une ironique perfection à ce que les Situationnistes dénonçaient sous le vocable de « maspérisation » : la factice complicité avec un sujet (livre ou cause) dont on est en réalité le pire récupérateur, censeur et falsificateur.

Une maspérisation

Dans le numéro 42 de la revue *Partisans* (juin 1968), consacré au mouvement des occupations, quelques documents alors publiés par l'I.S. et le C.M.D.O. ont été reproduits, comme ils le furent, en plus grand nombre, dans beaucoup de revues et brochures parues en Europe, en Amérique et au Japon.

Mais cette revue *Partisans*, dirigée par le stalino-castriste Maspero, s'est distinguée de toutes les autres par un truquage qui sent bien cette école stalinienne de la falsification dont il est un éminent diplômé.

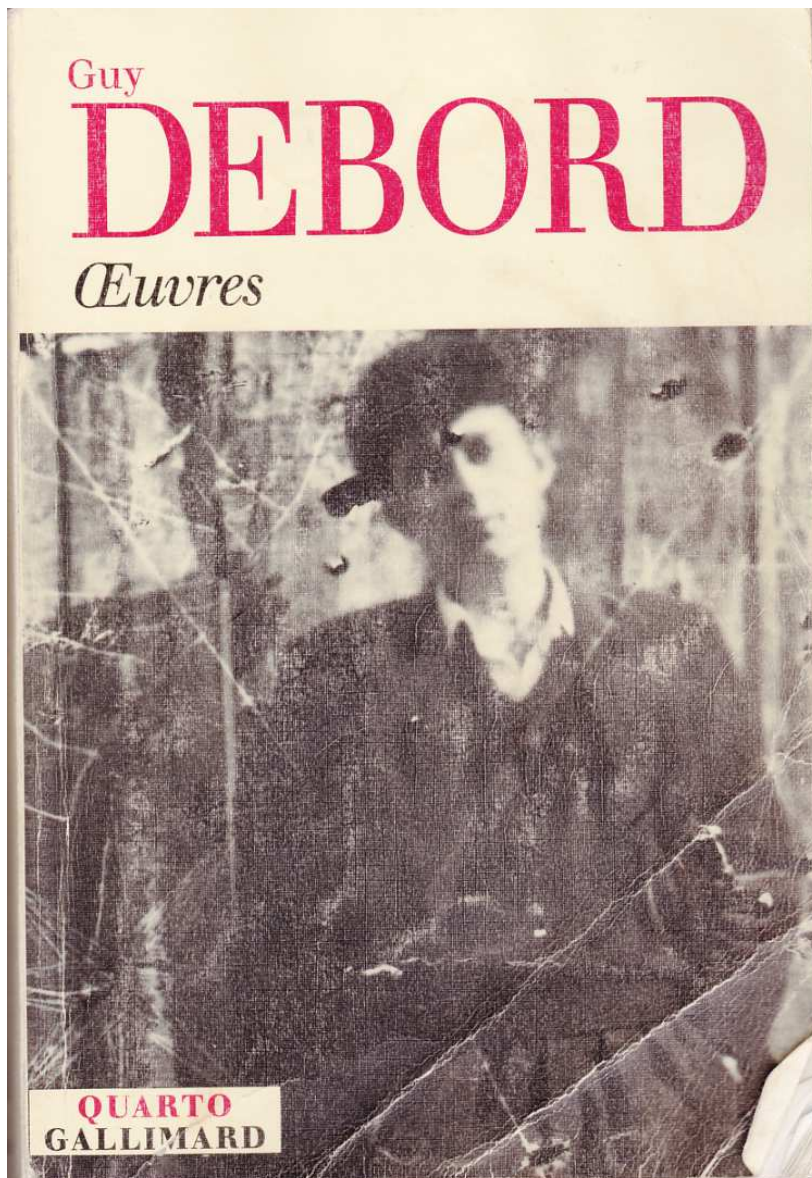
Falsification, l'exhibition de la vie de Debord sous l'aspect réducteur d'une aventure collective qu'il saborda lui-même en 1972. À la monteuse de son film qui lui demandait ce qu'étaient devenus les

Situationnistes, Debord répondit « avec une juste satisfaction: "Je les ai fait disparaître." ». À la rigueur si cette exposition s'était plus modestement intitulée : « L'aventure collective des Lettristes et des Situationnistes des années 50 jusqu'aux années 70 », elle aurait pu se justifier, au moins auprès d'un public assez passif pour s'intéresser à ce genre de choses plutôt que de les expérimenter en personne...

Falsification, la mise en vedette, au cœur de l'exposition, sur d'immenses parois en verre où elles sont plaquées et aussi formolées que des papillons dans un cabinet d'amateur, des dizaines de fiches de lectures de Debord, réduit en somme au rôle d'un bibliothécaire qui n'aurait pas les moyens de s'offrir un Ipad...



On se doute que Debord, qui a beaucoup lu, a aussi pris beaucoup de notes de lecture. C'est le minimum exigible chez n'importe quel écrivain, bon ou médiocre, comme chez n'importe quel universitaire, journaliste, scientifique ou simplement personne curieuse et cultivée. En soi, et hormis pour les bibliophiles fétichistes, ces fiches *n'ont strictement aucun intérêt*, pour la bonne raison qu'elles n'enseignent rien quant à *l'usage* que Debord a pu en faire. Cette exhibition relève dès lors d'un procédé typiquement spectaculaire qui consiste à éloigner dans une représentation séparée ce qui était vivant et indissociable — en l'occurrence les instruments de pensée et de travail de Guy Debord et ses œuvres déjà publiées, livres et films.



On est loin d'un « art de la guerre », ou alors il s'agit de l'art peu subtil de faire la guéguerre à Guy Debord en personne. Car la principale falsification consiste à avoir fait l'impasse sur ses vingt dernières années de combat et d'écriture, qui seules permettent de comprendre notre époque et les ultimes sournoiseries du Spectacle en 2013, dont cette exposition est le parfait spécimen !

Dans *La Véritable Scission*, essai capital de 1972 où Debord analyse les tenants et les aboutissants du succès de l'Internationale Situationniste, de l'échec de la révolution de Mai 68, et enfin les raisons, rendues dialectiquement nécessaires, de la dissolution de l'I.S., on lit d'emblée : « L'Internationale situationniste s'est imposée dans un moment de l'histoire universelle comme la pensée de *l'effondrement d'un monde*; effondrement qui a maintenant commencé sous nos yeux. »



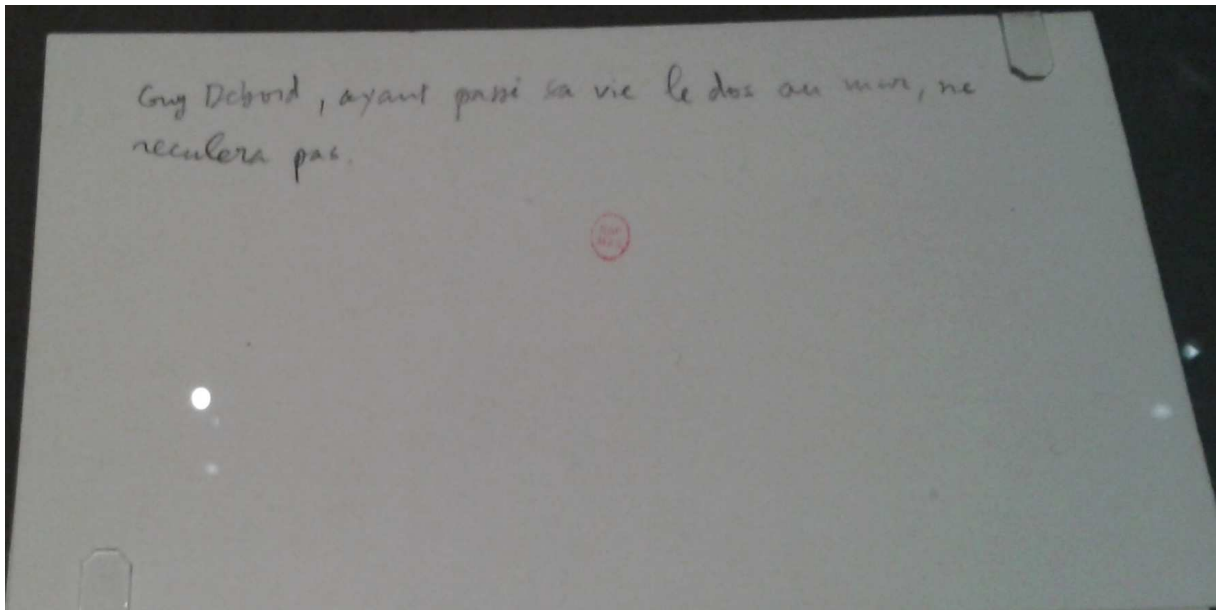
La Nature captive.

A Sarcelles, la « réserve » du paysage magnanimement reconstitué par les urbanistes.



C'est précisément sur les gravas de cet effondrement — catastrophe à la fois économique, socio-culturelle et écologique (dont les arbres misérablement emprisonnés au « rez-de-jardin » du Bunker sont la triste illustration) — qu'une institution comme la BnF prospère aujourd'hui, ruines dont l'exposition « Guy Debord, un art de la guerre » se gardera bien de parler, cela pour deux raisons majeures. D'abord il s'agit de faire fructifier capitalistiquement le fonds Debord à la BnF, dont on sait ce qu'il a coûté. Or ce fonds est constitué d'archives personnelles, principalement des *notes de lecture*, très touchantes du point de vue de la nostalgie biographique, mais sans aucun intérêt pour la pensée de la décomposition du monde ; ensuite, et surtout, par le biais d'une propagande sans précédent (à laquelle l'immense majorité des mass-médias — presse, radio, télé — se sont joints, mass-média usuellement si prompts à censurer tout ce qui les remet en question dans la pensée

de Debord), de désamorcer la part la plus critique et subversive de l'œuvre de Debord. C'est la raison pour laquelle la Bnf manque à tous ses vrais devoirs en n'ayant toujours pas publié *l'intégralité des inédits* de Debord (projets, brouillons, textes, correspondance) dont elle seule dispose despotiquement désormais.



On en est loin avec le catalogue maspérisateur de l'exposition. Debord, qui se flattait d'être « docteur en rien », y devient une sorte de malade autopsié par une clique de docteurs en histoire de l'art, en littérature comparée, en conservation ou en sociologie. Ces blancs-becs, qui se targuent devant les caméras d'avoir moins de trente ans, appartiennent à cette génération que méprisait tant Debord, « pliée aux lois de la domination spectaculaire » et « élevée par elle ».

COMMENTAIRES SUR LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

Publié en 1988 aux Éditions Gérard Lebovici ;
repris aux Éditions Callimard en 1992.

À la mémoire de Gérard Lebovici,
assassiné à Paris, le 5 mars 1984,
dans un guet-apens resté mystérieux.

« Quelque critiques que puissent être la situation et les circonstances où vous vous trouvez, ne désespérez de rien ; c'est dans les occasions où tout est à craindre, qu'il ne faut rien craindre ; c'est lorsqu'on est environné de tous les dangers, qu'il n'en faut redouter aucun ; c'est lorsqu'on est sans aucune ressource, qu'il faut compter sur toutes ; c'est lorsqu'on est surpris, qu'il faut surprendre l'ennemi lui-même. »

Sun Tse (*L'Art de la guerre*)

I

Ces *Commentaires* sont assurés d'être promptement connus de cinquante ou soixante personnes ; autant dire beaucoup dans les jours que nous vivons, et quand on traite de questions si graves. Mais aussi c'est parce que j'ai, dans certains milieux, la réputation d'être un connaisseur. Il faut également considérer que, de cette élite qui va s'y intéresser, la moitié, ou un nombre qui s'en approche de très près, est composée de gens qui s'emploient à maintenir le système de domination spectaculaire, et l'autre moitié de gens qui s'obstineront à faire tout le contraire. Ayant ainsi à tenir compte de lecteurs très attentifs et diversement influents, je ne peux évidemment parler en toute liberté. Je dois surtout prendre garde à ne pas trop instruire n'importe qui.

Il écrit cela dans les

Commentaires sur la Société du Spectacle, ce livre si rédhibitoire pour le Commissariat de la BnNF qu'il l'a significativement placé sous la bonne garde d'une vitrine, destiné à la contemplation passive des « brouteurs d'images ».

Pérorant sur la « dialectique du bikini » sans avoir lu une ligne de Hegel, les blancs-becs se vantent de replacer Debord, mort en 1994, « dans son contexte historique » ! De qui parle-t-on, de Charlemagne ?

Ces archivistes de l'inframince, fascinés par leur trésor national de fifiches, rapetissent Debord à la dimension d'un maniaque des soldats de plomb et du Kriegspiel, simple membre d'une communauté d'amis dadao-potaches qui plagiaient les pires peintres et détournaient des bandes dessinées ! Pas un document inédit ou rare concernant l'analyse de la domination planétaire par ce que Debord nomme le « spectaculaire intégré », qui n'est autre que le capitalisme contemporain, ce néo-libéralisme étouffant et ravageur qui détruit les hommes, la nature, les cerveaux et les libertés.

Doit-on être surpris de cette mascarade institutionnelle ? Pas vraiment. Ayant lu Debord sans se soucier d'aucune fifiche, on l'a également bien entendu : « Les valets du spectacle culturel du pouvoir, qui veut employer vite et récupérer à son usage les termes les plus brûlants de la pensée critique moderne, ne voudront jamais admettre que les concepts les plus importants et les plus vrais de l'époque sont précisément mesurés par l'organisation sur eux de la plus grande confusion et des pires contresens... »

La guerre n'est pas un « art ». C'est une mise en pratique de la liberté de penser, non par le truchement de vitrines castratrices ou de photomontages gigantesques, mais au moyen de ces armes que Mallarmé déjà comparait aux bombes anarchistes : les livres. Ceux de Debord sont accessibles partout en poche, et peuvent être pratiqués n'importe où ailleurs que dans un hostile commissariat bunkerisé.

Stéphane Zagdanski